

Jacqueline Ormond écrit le roman du double exil

Autor(en): **A.G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): - **(1966)**

Heft 61

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1029403>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jacqueline Ormond écrit le roman du double exil

Les stratégies de la révolution ont leurs bistrot et leurs enseignes comme leurs confrères du Café du Commerce. On en trouve au « Lyrique », au « Bourg », au « Bel-Air », du moins à Lausanne et dans les romans de Jacqueline Ormond.

Quand donc ces stratégies découvrent les limites du socialisme en Suisse et le miteux réformisme auquel nous sommes condamnés, quand ils mesurent à quel point la prospérité helvétique est liée au système capitaliste, alors ils rêvent de la révolte du Tiers-Monde, où des peuples pauvres et exploités dressent des barricades continentales à travers l'Afrique, à travers l'Amérique latine. Et ils attendent. Jacqueline Ormond, elle, n'a pas attendu, mais a fait ses valises pour le Mali, Etat socialiste et africain. Cette Afrique-là l'a reçue loyalement, mais sans concession romantique. Une année d'enseignement dans « la brousse » avant d'accéder à l'enseignement secondaire à Bamako.

Après trois ans d'Afrique, Jacqueline Ormond revient provisoirement en Suisse achever ses études et préparer à l'Université de Fribourg un doctorat sur la littérature africaine; elle travaille, parallèlement, comme correctrice à l'Imprimerie Saint-Paul, où de bonnes sœurs éditent, on le sait, « La Liberté ». De l'Afrique noire à Fribourg !... De cette expérience, elle tire un roman, « Transit », qui a trouvé en Gallimard un éditeur, sous le label N.R.F.

Alors que la littérature romande échappe difficilement au repliement sur soi, à l'angélisme, à la calligraphie et aux tourments de conscience, ce roman, le premier d'une génération qui part chercher ses coordonnées sur une mappemonde et non seulement entre le Jura et les Alpes, ce roman apporte-t-il une nouvelle chaleur (africaine), une nouvelle « découverte du monde » ?

L'Afrique

J.O. C'est par ces initiales que Simone de Beauvoir désigne notre romancière dans un alinéa de « La force des choses » qu'elle lui consacre. C'est à Simone de Beauvoir qu'est dédié « Transit ». Mais, malgré cette admiration de disciple, Jacqueline Ormond parce qu'elle a travaillé sur le terrain, pourrait se distancer du pittoresque témoignage de Simone de Beauvoir sur le Mali : d'horribles histoires « de longs vers qui s'insinuent sous la peau par la plante des pieds et qui se creusent des cavernes; pour les extirper, il faut en saisir une extrémité qu'on enroule sur une allumette; chaque jour, on donne un tour à l'allumette; si on essayait d'arracher le parasite d'un seul coup, il se casserait et on n'arriverait plus à s'en débarrasser ». On serait donc en droit d'espérer d'elle un témoignage direct d'une enseignante au Mali. Par exemple, que donne dans la tête d'adolescentes noires cet extraordinaire brassage de cultures : le jargon marxisant (le Mali est un Etat socialiste), la religion musulmane, la littérature française (on lit Corneille en classe) et enfin les traditions locales.

Mais les amis de l'Afrique ne parlent pas volontiers de leurs expériences. Pourquoi livrer des anecdotes qui seront mal comprises, déformées, dont l'interlocuteur voudra faire du pittoresque ? Et puis l'Afrique, vue de près, n'est pas pure comme la flamme et la Révolution. Geneviève, l'héroïne du roman, déclare :

« ... même à Bamako, le socialisme avait d'énormes taches sales; si je les avais étalées, tous les réactionnaires auraient jubilé, je ne pouvais leur donner cette joie. L'échec des mots dans le journalisme était évident : les meilleurs articles sur les événements du Vietnam ne modifieraient pas la situation au Congo. A Bamako, j'enviais mes collègues de « L'Essor » qui pouvaient écrire de beaux articles sur l'importance de l'investissement humain ou expliquer comment réaliser les objectifs du Plan quinquennal. Mais, à y regarder de plus près, je m'aperçus que leur travail avait

des résultats aussi douteux que le mien : dans les bureaux, les fonctionnaires lisaient « L'Essor », ils lisaient, et après ? Le peuple, lui, ne lisait pas « L'Essor », parce qu'il n'avait pas encore appris à lire, parce qu'il parlait le bambara et que « L'Essor », comme le journal syndical, était rédigé en français. Mon pessimisme allait encore plus loin : je pensais que les mots imprimés, non seulement étaient incapables de susciter l'action, mais encore qu'ils la stérilisaient. Certains lecteurs éprouvent un plaisir esthétique à lire un bon article; ils disent « C'est bien écrit » ou « C'est vrai » ou « Je suis d'accord »...

Ce n'est pas le seul obstacle : en deux ans, en trois ans, il est difficile de connaître l'Afrique à un degré assez intime pour que le témoignage direct n'ait plus à s'intituler « moi et l'Afrique », pour que la subjectivité s'efface, pour que l'autre monde se découvre. D'où apparemment la plus grande authenticité du roman; l'auteur, à cause même de la gratuité de la fiction, se sent plus libre d'être lui-même. Il ne témoigne pas. Il raconte. Il retrouve le droit de mêler son histoire à l'histoire. Ainsi, dans « Transit », la présence de l'Afrique devient amour-passion heureux et malheureux pour un chef noir du R.D.A. Mais Abdou, encore que polygame, est pris tout entier par son dévouement à son pays, à la politique, à la construction du nouvel Etat. Ainsi ce que cette politique africaine a d'impur (les « taches sales ») est lavé; pour qu'un homme s'y consacre au point de ne pas avoir le temps d'aimer, il faut (sophisme du cœur) que la mission soit noble. Si l'Afrique nous est préférée, c'est parce que l'Afrique est grande. Une des pages les plus belles du roman, c'est ce dialogue où l'auteur s'efforce de déjouer les pièges de la mauvaise foi consolante.

« — Si son amour avait été aussi grand que tu l'imagines, il ne t'aurait pas lâchée pour la politique : elle ne fut pour lui qu'un prétexte qu'il utilisa pour se débarrasser de toi. Quand un homme aime une femme, il ne la délaisse pas; il est capable de n'importe quelle acrobatie pour la voir, aurait-il l'emploi du temps le plus chargé du monde.

— Ce que tu me dis là est certainement exact pour un Européen, pas pour un Africain, pas dans un pays socialiste. D'ailleurs, il ne m'a pas lâchée pour la politique comme tu le dis, c'est moi qui suis partie.

— Tu es partie parce qu'il t'avait lâchée, ça revient au même. Tu as inventé ensuite de saintes raisons pour tout justifier ».

L'amour pour un Africain qui aime l'Afrique permet donc d'escamoter, dans le roman, la réalité africaine (avec sa beauté et ses ombres). Le roman justifie l'abstraction.

La Suisse

L'action principale se déroule en Suisse. Non à Fribourg, mais à Lausanne. J.O. ne craint pas de situer ses personnages. Elle ne renie pas son provincialisme. Ils circulent donc dans les bistrot susnommés : Bourg, Métropole, Lyrique, mais pas à la Maison du Peuple, probablement trop réformiste. Le héros principal est du genre pauvre type, un nommé Duvoisin, un gauchissant qui vieillit mal. Il doit incarner ce que nous avons de miteux. Ainsi joue en négatif le procédé de l'abstraction romanesque qui, en positif, s'appliquait à l'Afrique. Un homme grisaille résume la grisaille du pays, ce qui permet de n'en pas dire plus long. Aussi, les détails réalistes (un repas, la visite-chef-les-amis-qui-vous-font-visiter-l'appartement, les dépêches de la « Tribune de Lausanne ») se présentent plus comme des papiers collés sur un fond abstrait que comme des fragments de réel. Plusieurs sont d'ailleurs de charmants collages :

« Sur le pont Chauderon, Geneviève vit l'homme qui l'avait si souvent intriguée lorsqu'elle passait en voiture; il se promenait sur les ponts en bleu de travail et portait une longue perche munie à son extrémité d'une espèce de poire; à quoi servait cette perche ? Geneviève s'arrêta à quelques pas de l'homme; il s'approcha du garde-

fou, à la hauteur d'un drapeau; il tendit sa perche et libéra le drapeau que le vent avait enroulé autour de la hampe; il déroula tous les drapeaux du pont et partit. Elle se demanda comment l'administration lausannoise appelait l'homme qui faisait flotter les drapeaux. »

Le roman

Le romancier doit implicitement se justifier de nous avoir contraints à nous intéresser à quelques personnages singuliers et particuliers. Au XX^e siècle notamment, il est soumis à un « terrorisme » anti-roman. Que la marquise soit sortie à cinq heures, que l'héroïne soit blonde ou brune, ces détails ne sont pas pour nous essentiels. Valéry et Breton, sur ce point, se trouvent d'accord. On soupçonne donc le romancier d'être naïf comme l'Anglais qui débarquant à Calais concluait de ce que la première Française rencontrée était rousse que toutes les Françaises l'étaient. Un Abdou : l'abnégation africaine, un Duvoisin : la mollesse vaudoise. Or la beauté des romans n'est pas dans la généralisation des cas singuliers. Elle est dans la complexité, la diversité des significations, dans le non-généralisable abstraitement. Les existentialistes, dont M^{me} de Beauvoir, ont, dans leurs meilleures pages insisté sur l'ambiguïté de toute morale; à plus forte raison devrait être ambigu le roman.

La fiction romanesque n'est pas chez J.O. un moyen généreux de retrouver le multiface des êtres et des choses; c'est un procédé de schématisation. Cela nous vaut quelques très belles pages de moraliste, qui révèlent un style fait de sobriété et de force : voyez nos citations. Mais le prix de cette qualité, c'est la vie multiforme sacrifiée. L'Afrique n'est pas encore présente, la Suisse est niée. Double exil.

A. G.

Médecine et société

L'Office fédéral des assurances sociales a publié récemment la statistique relative à l'assurance-maladie en Suisse (année 1964). Du fait de la révision de la LAMA les subsides fédéraux ont pratiquement doublé de 1963 à 1964, passant de 65,6 à 135,3 millions de francs.

Pour la première fois, un tableau indique, pour chaque canton, quel pourcentage de la population est assurée. La moyenne suisse s'établit à 79 %, et l'étude de la répartition par cantons montre une surprenante diversité.

Le plus grand pourcentage d'assurés se trouve dans les cantons des Grisons, de Bâle-Ville, de Schaffhouse et de Soleure, où plus de 90 % de la population est assurée. En fin de liste nous trouvons : Nidwald et Obwald 64 %, Appenzell Rhodes-Intérieures 61 %... puis, pour clore, Genève et Vaud 58 %.

Même si l'on admet que ces statistiques exigeraient une analyse qualitative (la simple indemnité journalière en cas de maladie est comprise dans ces chiffres), il est évident que le problème se révèle aigu dans les cantons de Vaud et de Genève.

Or, pour situer à leur juste place quelques arguments des adversaires d'une assurance-maladie généralisée, il vaut la peine de lire, dans le numéro spécial des « Cahiers Protestants », consacré aux rapports de la Médecine et de la Société, l'étude du Docteur P. Vuilleumier, intitulée : « Le Marché de la Médecine en Suisse ». Elle parle le langage des faits et des chiffres.

L'auteur analyse notamment la consommation médicale en Suisse. Nous renvoyons nos lecteurs aux détails de la démonstration. En résumé, il en résulte ceci :

Si l'on distingue trois catégories d'actes, soit les consultations et visites médicales, les interventions chirurgicales, les actes médicaux techniques, on constate que depuis vingt ans les consultations et visites ont augmenté de 20 % par individu. L'augmentation est régulière et linéaire. En revanche l'augmentation des actes techniques et chirurgicaux n'est plus linéaire, mais parabolique; la progression s'accélère; rien n'indique qu'elle va se ralentir.